

Nouveautés Lychnologiques Lychnological News



Nouveautés Lychnologiques Lychnological News

Textes réunis par Laurent Chrzanovski

Édition - Diffusion: LychnoServices
c/o CHAMAN Atelier Multimédia
Verger L'Écuyer 4
2068 Hauterive NE
SUISSE

Tél.: +41 32 754 36 40

E-mail: contact@chaman.ch

Site web: <http://www.chaman.ch/lychnos/>

Rédaction: Auteurs

Comité de lecture: Laurent Chrzanovski
Rosanna Chrzanovski
Samuel Crettenand
Sarah Hess
Sandrine Perruchoud
Stéphane Zamboni

Traduction: Sandrine Perruchoud

Traitement des images: Angelo Chittani
Samuel Crettenand

Numérisation: Domenico Manco

Maquette - Composition: Domenico Manco

Imprimerie numérique: Calligraphy SA
3960 SIERRE

Photographies:

Couverture: Lampe à huile, type arabe (inv. 8915)
© Musée d'Art et d'Histoire, Genève
CHAMAN Atelier Multimédia

Articles: La responsabilité des crédits photographiques
incombe à chaque auteur.

ISBN: 2-9700435-0-5

Tous droits réservés: LychnoServices, CHAMAN Atelier Multimédia © 2003

- 5 **Paunier Daniel**
Avant-Propos
- 7 - 9 **Chrzanovski Laurent**
Editorial (FR - EN)
- 13 **A. de Beaune Sophie**
De la domestication du feu aux premières lampes
- 21 **Barbera Mariarosaria**
Modelli culturali egemoni sulle lucerne romano-imperiali: teatro, anfiteatro e circo
- 49 **Fabbri Veronica**
Lucerne da Classe: proposta per una tipologia
- 79 **Ferraresi Antonietta**
Due lucerne in bronzo dal territorio di Sermide (Mantova)
- 91 **Fossey John M.**
Illuminating the Black Sea in Antiquity
- 97 **Fossey John M.- Zoïtopóulou Eléni P.**
A "Poor Man's" Lamp?
- 99 **Grassi Elisa**
Milano: elementi per un inquadramento cronologico e produttivo delle lucerne rinvenute negli scavi nell' area dell'Università cattolica
- 111 **HersHKovitz Malka**
Lamps Decorated with Human Faces from the Excavations at the Jewish Quarter in Jerusalem
- 115 **Karivieri Arja**
Lychnological news from the Museum of Antiquities at Lund University
- 123 **Larese Annamaria**
Le lucerne romane fittili e bronzee del Museo Archeologico Nazionale di adria
- 147 **Loffreda Stanislao**
Alcune lucerne fittili di Cafarnao
- 155 **Meylan Krause Marie-France**
Lampes des II^e et III^e s. de la domus Tiberiana (Rome, Palatin)
- 175 **Mikati Rima**
Faustus the Early Roman Lamp Maker Visits Beirut Evidence of a Tyre-based Production
- 181 **Mlasowsky Alexander**
Eine Lampe mit dem Bildnis des Domitian in Hannover
- 187 **Morillo Cerdán Angel**
Implantación romana y asimilación cultural en la hispania septentrional a través de los testimonios lucernarios
- 207 **Podvin Jean-Louis**
La triade Isis - Harpocrate - Anubis sur des lampes africaines
- 211 **Rodríguez Martín Francisco Germán**
Las lucernas romana de la villa de Torre Águila: Las marcas de alfarero
- 223 **Sussman Varda**
Secular and Religious Life in the Holy Land in the Roman and Byzantine Periods as illustrated on Oil Lamps
- 237 **Wilmet Laurent**
Lampes à volutes du Musée de Louvain-la-Neuve (Belgique)
- 251 **Wunderlich Christian-Heinrich**
Light and Economy An Essay About the Economy of Prehistoric and Ancient Lamps
- 265 **Zoïtopóulou Eléni P.**
Nouvelles lampes de la collection de l'Université McGill

Avant-propos

C'est à l'occasion du 1er congrès archéologique international d'étude sur le luminaire antique et de l'exposition « Lumière ! L'éclairage dans l'antiquité » organisée au Musée romain de Nyon que paraît « Nouveautés lychnologiques », un volume propre à favoriser la diffusion des connaissances et la confrontation des idées, mais offrant aussi aux spécialistes l'opportunité de soumettre à la critique de leurs pairs non seulement les résultats de leurs recherches mais encore de nouvelles manières d'interroger et de comprendre. La variété et la richesse des contributions illustrent l'intérêt et le renouveau des études relatives aux lampes, une discipline à part entière, certes, mais qui ne saurait se suffire à elle-même : il convient plus que jamais de se garder d'une spécialisation outrancière qui se ferait au préjudice d'une vue d'ensemble aussi large que possible. Si les études ponctuelles, mais précises, constituent un préalable nécessaire à toute synthèse, elles ne sauraient demeurer une fin en soi. La science lychnologique, à l'instar de la céramologie, de la numismatique, de l'archéo-botanique ou de la paléo-trichologie, reste indissociable de l'archéologie : à partir de vestiges matériels, aussi modestes soient-ils, il convient essentiellement de saisir l'homme dans sa complexité et sa relation avec l'univers. Dans cette quête, longue et difficile, parfois désespérée, il importe d'améliorer sans cesse les outils de détermination et d'interprétation, de veiller à la multiplicité et à la diversité des approches, qu'il s'agisse d'analyses de laboratoire, d'études typologiques, chrono-quantitatives, technologiques, iconographiques ou économiques, sans oublier les dimensions culturelles et anthropologiques et tout en restant à l'écoute d'autres spécialistes. C'est dans cette perspective que les auteurs du présent volume ont voulu placer leurs travaux et qu'il conviendra de situer les études à venir. La réflexion sur l'homme à partir des objets matériels et de leur contexte ne saurait se limiter à un simple exercice, aussi brillant soit-il : elle resterait totalement vaine si elle ne servait à allumer et à entretenir, goutte à goutte, notre propre lampe...

Genève, le 22 septembre 2003

Prof. Daniel Paunier

Éditorial

Décidément, l'année 2003 a été placée sous le signe des lampes et de la lumière. L'hiver nous quittait sur deux belles expositions sur ce thème, organisées par les collègues des musées de Veszprem (Hongrie) et de Jena (Allemagne).

Puis, au printemps, le 15 mai précisément, ce fut l'inauguration de l'exposition « LVMIERE ! L'éclairage dans l'Antiquité » au Musée romain de Nyon (Suisse).

Autour de cette exposition, le Musée romain et sa conservatrice Véronique Rey-Vodoz, avec l'aide du Professeur Daniel Paunier, ont accepté de soutenir le 1er Congrès international d'étude sur le luminaire antique, placé sous le haut patronage de M. Charles Kleiber, secrétaire d'Etat à la Science et à la Recherche.

Ce congrès, qui a réuni plus de quatre-vingt spécialistes en la matière de vingt-deux nationalités, a vu la fondation de l'Association Lychnologique Internationale.

En marge du congrès, LychnoServices, créé par Samuel Crettenand et Laurent Chrzanovski, se propose de mettre en valeur le patrimoine luminaire antique sous toutes ses formes, de la préhistoire au Moyen-âge, au moyen de quatre vecteurs d'information (site internet, publications, outils pédagogiques et bases de données scientifiques).

Nouveautés Lychnologiques / Lychnological News a donc remis au goût du jour le terme (ou plutôt le néologisme) "lychnologique", déjà proposé par les participants de la table ronde "*Les lampes de terre cuite en Méditerranée des origines à Justinien*", organisée par le C.N.R.S. (Centre National de la Recherche Scientifique) à Lyon, du 7 au 11 décembre 1981 (et publiée en 1987 à Paris sous la direction T. Oziol).

Ce volume propose au lecteur - spécialiste ou simple amateur - vingt et un articles de tous horizons (Allemagne, Belgique, Canada, Espagne, France, Israël, Italie, Liban, Palestine, Suède), présentant des lampes, presque toutes inédites, issues de fouilles ou de musées.

Par ailleurs, la thématique des premières lampes est traitée avec soin par Sophie A. De Beaune, et un article d'archéologie expérimentale de Christian-Heinrich Wunderlich complète ce recueil.

Nous vous souhaitons la plus agréable des lectures.

LychnoServices, Laurent Chrzanovski - octobre 2003

Lamps and lighting are definitely the prevailing themes of the year 2003. Winter ended with two wonderful exhibitions dedicated to this topic, exhibitions organized by colleagues of the museums of Veszprém in Hungary and of Jena in Germany. Then spring, and more precisely May 15th, saw the inauguration of the exhibition "LVMIERE! L'éclairage dans l'Antiquité" at the Roman Museum of Nyon (Switzerland).

Around this exhibition, the Roman Museum and its curator Ms Véronique Rey-Vodoz, in cooperation with Professor Daniel Paunier, have accepted to support the 1st International Study Congress on Ancient Lighting Devices, placed under the high patronage of Mr. Charles Kleiber, Secretary of State for Science and Research.

The congress, held from September 29th to October 4th, gathered experts in this field from twenty-two different countries. During the event, the International Lychnological Association (ILA) was officially founded.

In connection with the congress, LychnoServices, created by Samuel Crettenand and Laurent Chrzanovski, offers to highlight the heritage of ancient lighting devices in all its forms, from Prehistory to the Middle Ages, through four means of information (website, publications, educational tools and scientific databases).

Nouveautés Lychnologiques / Lychnological News has brought up to date the term (or rather the neologism) "lychnological", which was already suggested by the participants in the round table entitled "*Les lampes en terre cuite en Méditerranée des origines à Justinien*", organized by the CNRS¹ (National Centre for Scientific Research) in Lyon, from December 7th to 11th 1981 (and published in Paris in 1987 under T. Oziol's supervision).

This volume offers readers - specialists or amateurs - twenty-one papers from various countries (Belgium, Canada, France, Germany, Israel, Italy, Lebanon, Palestine, Spain, Sweden), featuring lamps coming from excavations or museums, most of them previously unpublished.

Moreover, some special topics have been included in the book: Ms Sophie A. De Beaune carefully details the theme of the first lamps and Mr. Christian-Heinrich Wunderlich delivers an interesting article of experimental archaeology.

We wish you pleasant reading.

LychnoServices, Laurent Chrzanovski - october 2003

Articles

Implantación romana y asimilación cultural en la hispania septentrional a través de los testimonios lucernarios

Angel Morillo Cerdán

La Romanización de la región septentrional de la Península: problemas de definición histórica y arqueológica

Hasta hace pocas décadas, la Meseta Norte y, sobre todo, los territorios ubicados al norte de la Cordillera Cantábrica eran considerados áreas marginales por los investigadores sobre la Hispania romana. Las acusadas peculiaridades de estas regiones, derivadas de la escasez de la documentación arqueológica, las particularidades geográficas, antropológicas e ideomáticas y la información suministrada por los textos clásicos cristalizan en un concepto pesimista sobre la romanidad regional (SÁNCHEZ ALBORNOZ 1972: 13). Esta interpretación se ha convertido en un auténtico *topos* o lugar común historiográfico, cuyos presupuestos teóricos se han mantenido con matices casi hasta nuestros días (v. FERNÁNDEZ OCHOA & MORILLO 2002: *passim*).

La visión histórica tradicional sobre la presencia romana en los territorios septentrionales se ha fundamentado principalmente en los textos clásicos, mientras las escasas excavaciones arqueológicas eran ignoradas o empleadas selectivamente en apoyo de teorías mejor o peor fundamentadas. El peso de dichas fuentes literarias, principalmente del relato de Estrabón, ha frustrado cualquier intento de reinterpretación hasta fechas muy recientes. Estrabón relata en su *Geographica* el modo de vida y las costumbres de los pueblos del Norte en la época de la conquista romana (III, 3, 7-8 y IV, 16-20), proyectando una imagen de rudeza y salvajismo sobre los mismos que se ha convertido en un tópico historiográfico.

A. Balil fue el primero en apuntar la necesidad de un nuevo enfoque para enjuiciar esta cuestión, enfoque que debía olvidar los modelos de origen mediterráneo, considerando de una manera más objetiva otros

aspectos propios de zonas fronterizas del Imperio. Entre estos se encuentran la escasa emigración itálica y colonización humana propiamente dicha, así como una urbanización jurídica por necesidad (BALIL 1973: 162-67), elementos a los que debemos añadir la fuerte incidencia del elemento militar en amplias zonas del Norte y Noroeste (FERNÁNDEZ OCHOA & MORILLO 1999: 25 y ss.).

En las últimas décadas estamos asistiendo al auténtico despertar de la arqueología romana en los territorios septentrionales de la península ibérica, que se ha traducido en un incremento espectacular de las intervenciones arqueológicas realizadas con una metodología moderna, con las consecuencias subsiguientes de cara a la comprensión de la romanización regional. Los trabajos aparecidos durante las dos últimas décadas ofrecen un panorama cada vez más completo sobre la implantación romana entre el Duero y el Cantábrico¹. A la vista de la abrumadora documentación sobre materiales y estructuras constructivas tanto urbanas como rurales, no se puede seguir manteniendo que la romanización tuvo sólo un efecto meramente superficial sobre el territorio norteño. Hoy en día debemos considerar la romanización del Norte peninsular como un complejo proceso de transformación que conduce a la integración los pueblos septentrionales dentro de estructuras organizativas y culturales de cuño romano, manteniendo, tal y como sucede en otras regiones, rasgos propios del sustrato indígena. Por otra parte, esta aculturación tiene lugar en un momento cronológico más avanzado que en otras regiones peninsulares, que entran antes en contacto con el poder de Roma. En este sentido los territorios septentrionales no serían los menos romanizados, sino romanizados de modo diferente puesto que no existe un modelo único de romanización (FERNÁNDEZ OCHOA & MORILLO 2000: 263-264).

Sin embargo, y a pesar del evidente progreso en el conocimiento arqueológico regional, todavía son escasos los trabajos globalizadores, que estudien el panorama de estas zonas periféricas de una manera integrada a partir del registro arqueológico. En este sentido las lucernas cerámicas romanas constituyen una excepción (MORILLO 1999).

El estudio de las lucernas romanas en los territorios septentrionales: justificación y criterios de selección

Muy pocos elementos de carácter material suministran información tan completa acerca del origen y evolución de un yacimiento romano como las lucernas. Además del valor estratigráfico intrínseco a todo hallazgo de esta índole, las lucernas han sido objeto de numerosos estudios sobre aspectos técnicos, tipológicos e iconográficos, que proporcionan un cuantioso volumen de información accesoria. Por no hablar de que su decoración constituye un testimonio muy revelador de los gustos artísticos de amplios estratos de la sociedad romana en cada momento. Sin embargo, las características propias de los recipientes para iluminación y el retraso en la investigación sobre el tema, determina que no sea posible establecer dataciones tan ajustadas como la de los hallazgos numismáticos y la *terra sigillata itálica o gálica*. Por otra parte, la escasez de publicaciones dedicadas de forma monográfica a este tema en nuestro país y realizadas con un criterio arqueológico plantea la necesidad de ir rellenando esta laguna en la investigación con conjuntos bien datados y procedentes de excavaciones modernas².

El ámbito geográfico que hemos seleccionado es la región septentrional de la Península, abarcando las provincias de Palencia y León, pertenecientes a la Comunidad Autónoma de Castilla y León, además de Cantabria y el Principado de Asturias (fig. 1). Desde el punto de vista estrictamente geográfico, esta amplia región está dividida en dos sectores claramente diferenciados, separados por la masa rocosa de la Cordillera Cantábrica: la Cuenca del Duero y la franja cantábrica. Esta marcada diferenciación geográfica tendrá importantes consecuencias para el proceso de implantación romano. Pero el criterio de selección fue estrictamente histórico, ya que durante la época romana, esta amplia región estuvo sometida a avatares históricos muy semejantes. En efecto, estas cuatro provincias definen un espacio que coincide aproximadamente con el escenario de las Guerras Cántabras y con los territorios de cántabros y astures, los últimos pueblos peninsulares en ser incorporados al Imperio. No obstante, las conclusiones de este estudio regional en lo que a presencia y circulación de

lucernas romanas se refiere, pueden extrapolarse con matices al conjunto de los territorios septentrionales de Hispania.

Esta amplitud geográfica nos ha llevado a enfrentarnos con materiales procedentes de numerosos yacimientos, todos aquellos en los que se han constatado recipientes cerámicos para iluminación de época romana. Algunos de ellos cuentan con numerosos sectores de excavación. (MORILLO 1999: *passim*). Para el correcto análisis de los materiales disponibles hemos considerado indispensable conocer las peculiaridades estratigráficas de cada uno de los yacimientos y sectores estudiados. Nuestra intención ha sido llegar a concluir lo que del estudio de las lucernas puede derivarse para el conocimiento de la implantación romana en la región septentrional de la Península.

Análisis tipológico y estratigráfico

El comentario morfológico constituye uno de los capítulos fundamentales dentro de cualquier estudio de lucernas. Sin embargo, en algunas ocasiones se olvida que la clasificación de materiales arqueológicos no es un fin en si mismo, sino un mecanismo para obtener información de índole principalmente cronológica, pero también respecto a otras cuestiones no menos interesantes.

Actualmente las clasificaciones tipológicas, superada ya la fase de multiplicación tipológica (v. MORILLO 1990: *passim*), se han convertido en una herramienta de trabajo imprescindible para acometer cualquier investigación arqueológica. Debemos hacer hincapié en el hecho, cada vez más evidente, de que no existe una evolución lineal en la morfología de las lucernas. El concepto de un buen número de tipos de corta cronología que se sucedían rápidamente ha sido abandonado de forma definitiva. Los tipos se relacionan, se influyen mutuamente, conviven en un mismo espacio geográfico y en un mismo periodo de tiempo, pero cada uno de ellos sigue teniendo sus características distintivas (MORILLO 1999: 53). La definición de estas características constituye uno de los principales objetivos de la investigación lucernaria.

Las asociaciones estratigráficas de las distintas formas de lucernas aparecidas en los yacimientos de la región septentrional de la Península proporcionan unos márgenes temporales que coinciden a grandes rasgos con los que les asigna tradicionalmente la investigación a cada una y permiten ofrecer una reconstrucción verídica acerca del proceso histórico desarrollado en esta zona entre las postrimerías del siglo I a. C. y los inicios del V d.C. No obstante, para llegar a conclusiones bien fundamentadas se hace imprescindible un análisis tipológico y porcentual

individualizado de las series en su conjunto y de cada uno de los tipos por separado.

Hemos detectado la presencia de cinco grandes familias o series de lucernas: lucernas tardorrepublicanas, de volutas, de canal, de disco y tardoantiguas, a las que deben sumarse las producciones hispánicas alto y bajoimperiales y un ejemplar de tipología egipcia. Las lucernas de volutas constituyen el grupo mejor representado con diferencia dentro de los yacimientos septentrionales hispanos, con casi 900 ejemplares. A una distancia muy considerable se encuentran las lucernas tardorrepublicanas, todas ellas del tipo DRESSEL 4 -168 piezas-. Este grupo se encuentra casi igualado desde el punto de vista numérico con las dos series sucesivas, las lucernas de disco -162 piezas- y de canal -151 piezas-. Los ejemplares de tipología indiscutiblemente hispánica registran una presencia significativa, pero ya muy lejos de las series anteriores. Las lucernas hispánicas altoimperiales se elevan a 46 ejemplares, mientras las piezas bajoimperiales fabricadas en *terra sigillata* suman 32 ejemplares. Las piezas tardoantiguas de origen africano -4 ejemplares- y las lucernas egipcias -1 ejemplar- representan cantidades casi inapreciables, cuya presencia es meramente testimonial (MORILLO 1999: *passim*).

Se ha constatado la presencia de 30 formas distintas (fig. 2 y 3). La cronología de estas lucernas se ha establecido mediante el análisis de su posición estratigráfica dentro de los yacimientos donde aparecen. Los datos resultan mucho más expresivos desde el punto de vista cronológico si los descomponemos en tipos concretos. El reparto por formas de cada una de las series anteriormente expuestas dista mucho de ser equilibrado, gracias a lo cual podemos establecer marcadas diferencias de uno a otro yacimiento o, dentro de un mismo yacimiento, entre sectores distintos. A partir de estas cifras se ha elaborado un gráfico de porcentajes y varios mapas, agrupando los tipos por periodos cronológicos concretos. El análisis de cantidades y asociaciones estratigráficas de cada uno de los tipos permite llegar a conclusiones cronológicas y productivas bien ponderadas, que expresaremos a continuación (fig. 4).

La variante morfológica más antigua, el tipo tardorrepublicano Dressel 4 o *Vogelkopflampen*, caracterizado por su sencillez y por la presencia de dos cabezas de ave a ambos lados del pico es, con diferencia, el más numeroso dentro del contexto regional. Constituye el conjunto más importante de este tipo no sólo dentro de la península ibérica, sino también uno de los más numerosos de todo el Imperio. Esta elevada cantidad procede, en su mayor parte, del yacimiento de Herrera de Pisuerga, mientras Astorga y León ofrecen contados testimonios. Estos tres

yacimientos comparten un carácter militar durante los años finales del siglo I a. C. y las primeras décadas de la siguiente centuria (MORILLO 1996 y 1999: *passim*). En efecto, mientras en Herrera de Pisuerga se encuentra instalada la *legio VIII Macedonica* entre el 20/15 a. C. y el 39 d.C., en el solar de la posterior ciudad de *Asturica Augusta* estuvo instalada la *legio X gemina* entre el 15/10 a. C. y el 10/20 d.C., mientras la primera unidad ocupante del recinto militar de León, instalada hacia el cambio de Era, fue la *legio VI victrix*, que permanece en el mismo lugar hasta el 70 d.C. (MORILLO 1999: 331-334; MORILLO & GARCÍA MARCOS 2000: 598-600; MORILLO 2000; MORILLO 2002: e. p.). En los tres casos, los hallazgos lucernarios han contribuido notablemente al establecimiento de los márgenes temporales del asentamiento militar.

La razón de la excepcional concentración de ejemplares de la forma Dressel 4 en el solar de la actual Herrera de Pisuerga debemos buscarla sin duda en la existencia de una producción local de lucernas, vinculada a la presencia en este lugar de la *legio VIII Macedonica* (MORILLO 1992: 64-76; MORILLO 1993 y 1996b).

Tradicionalmente, se ha venido datando el tipo Dressel 4 entre el 20 a. C. y el 10 d.C. (RICCI 1974: 205). Sin embargo, las estratigrafías herrerenses no dejan lugar a dudas respecto a la perduración de los ejemplares de esta variedad durante todo el reinado de Tiberio, perduración que ya se había observado en otros yacimientos como Mainz, Trier, Montans y Ampurias (MORILLO 1999: 59). Esta constituye, a nuestro modo de ver, una de las aportaciones más novedosas de este estudio en el campo estrictamente tipológico. En el caso de campamentos militares como Mainz o Herrera de Pisuerga, debe relacionarse con la rentabilidad productiva que espera extraerse de una infraestructura manufacturera perfectamente instalada.

La primera forma de volutas, Loeschcke IA, comparte posición estratigráfica con los ejemplares tardorrepublicanos de la forma Dressel 4 dentro de los niveles augusteos y, en menor medida, tiberianos. Las piezas de dicho tipo alcanzan una cifra muy considerable y presentan asimismo fuertes paralelismos con la forma tardorrepublicana Dressel 4 desde el punto de vista de la distribución regional. De nuevo se constata la estrecha vinculación de dicha variante a los asentamientos militares de Herrera de Pisuerga y Astorga. León ha proporcionado un único ejemplar de este tipo, mientras se verifica por primera vez la aparición de lucernas en la vertiente septentrional de la Cordillera Cantábrica (Coaña, Asturias). También en el caso de la forma Loeschcke IA podríamos suponer la existencia de una fabricación local en el taller lucernario militar de Herrera de Pisuerga (MORILLO 1992: 90).

Las lucernas de volutas Loeschcke III y Loeschcke IB, comparten la mayor parte de las características que hemos enunciado para los tipos anteriores. Se concentran en los niveles augusteos y tiberianos de los yacimientos militares ubicados en la vertiente meridional de la Cordillera Cantábrica aunque, en el caso concreto de la Loeschcke IB, perdura hasta las décadas centrales del siglo I d.C. (MORILLO 1999: *passim*). Esta variante es la mejor representada en el yacimiento de León, dato muy a tener en cuenta a la hora de establecer el momento de instalación del campamento de la *legio VI victrix* a orillas del Bernesga, que debió tener lugar en torno al cambio de Era (MORILLO 1999: 334; GARCÍA MARCOS 2002: e. p.).

Las lucernas tardorrepublicanas de la variante Dressel 4 y los tipos más antiguos de volutas -Loeschcke IA, IB y III- datados entre el 20/15 a. C. y los años centrales de la primera centuria de nuestra era, constituyen con diferencia el conjunto más cuantioso entre todos los testimonios lucernarios documentados en la región septentrional de la península ibérica. Esta concentración de ejemplares durante poco más de cincuenta años en una región donde la presencia romana sólo se generaliza desde el punto de vista de los testimonios materiales a partir de los años centrales del siglo I d.C. obedece sin duda a la fuerte incidencia del elemento militar. Los recintos legionarios de Herrera de Pisuerga, Astorga y León, son las bases operativas de una política de ocupación territorial a largo plazo, puesta en práctica por Augusto y continuada por su sucesor (MORILLO 1996: 80; MORILLO 1999: 331-332). Estos campamentos son los primeros asentamientos humanos estables en un territorio recién conquistado y albergan la casi totalidad de las lucernas documentadas en la región durante este periodo (fig. 5).

En torno a las décadas centrales del siglo I d.C. tiene lugar un proceso de transformación que afecta profundamente a la organización del poblamiento regional, proceso que queda perfectamente reflejado desde el punto de vista lychnológico. El número de lucernas documentadas disminuye globalmente, mientras asistimos por otro lado a una difusión geográfica más amplia y equilibrada de ejemplares pertenecientes a las nuevas variantes tipológicas (fig. 6). Aun así, los asentamientos de Astorga, Herrera de Pisuerga y León, siguen concentrando la mayoría de los testimonios arqueológicos (MORILLO 1999: *passim*). Esta transformación de la estructura del poblamiento se ve directamente influida por el redimensionamiento de la presencia militar regional que acontece ya desde el reinado de Tiberio, cuyas consecuencias más visibles son la transformación de los antiguos campamentos legionarios de Astorga y Herrera de Pisuerga en un núcleo civil y un campamento auxiliar

respectivamente. En Astorga, su transformación en ciudad debió tener lugar hacia el 15/20 d.C. (MORILLO 1999: 335; MORILLO & GARCÍA MARCOS 2000: 598), mientras en Herrera, tras la partida de la *Legio IIII*, se instala el *ala Parthorum* sobre su recinto (PÉREZ GONZÁLEZ 1996). León permanece como el único recinto militar de gran envergadura en la región.

El tipo Loeschcke IV, localizado en horizontes arqueológicos correspondientes a la segunda mitad del siglo I d.C., alcanza también una presencia considerable en los contextos regionales. Sin embargo, se encuentra por debajo de las formas de volutas más antiguas. En este sentido, la Submeseta Norte y la franja cantábrica constituyen una excepción, ya que la variante Loeschcke IV suele ser la más frecuente entre las series de volutas de la mayor parte de los repertorios de lucernas hispanos. Esta peculiaridad regional está provocada sin duda a la distorsión cuantitativa que introduce la presencia militar en los primeros momentos de la implantación romana en la región (MORILLO 1999: 89). La forma Loeschcke IV presenta, además, una distribución geográfica bastante distinta a la de los tipos anteriores. Aunque los yacimientos de Herrera, Astorga y León siguen concentrando la mayor parte de los testimonios, ejemplares de este tipo aparecen dispersos en pequeñas cantidades por numerosos yacimientos situados tanto al norte como al sur de la Cordillera Cantábrica. Se documenta por primera vez la presencia lucernaria en Lugo de Llanera, Castro Urdiales, *Iuliobriga*, *Lancia*, Cacabelos, Palencia y la villa de El Soldán, yacimientos todos ellos que experimentan en este periodo una fase de consolidación y crecimiento común a toda la región. Tal dispersión avala la existencia de un tráfico comercial ya perfectamente organizado, que alcanza a la mayor parte de los asentamientos regionales.

Entre los años centrales del reinado de Claudio y los inicios del periodo flavio se detecta la afluencia de numerosas lucernas derivadas de la Dressel 3, fabricadas en talleres hispanos meridionales, que deben llegar a la región septentrional de la Península asociadas al comercio de aceite (MORILLO 1999: 102-104; MORILLO 2001: *passim*). Se concentran principalmente en los yacimientos meridionales del *conventus Asturum*, en particular León y Astorga, aunque también aparecen en asentamientos más orientales y septentrionales. La estrecha vinculación geográfica existente con la Vía de la Plata nos hacen mirar hacia este camino como la ruta natural de penetración de estas piezas en la región, a partir del centro neurálgico de *Emerita Augusta*.

Dentro de las estratigrafías correspondientes a la segunda mitad del siglo I, el tipo Loeschcke IV se encuentra acompañado por otros tipos minoritarios de lucernas. Este sería el caso de ejemplares

pertenecientes a las variantes de volutas Loeschcke IC, Loeschcke V, Dressel 10, Deneauve VG y Deneauve IVD/VE. Asimismo, ya en las postrimerías del siglo I se documentan los primeros tipos de lucernas de canal -Loeschcke IX y IXC-, que ascienden a 11 ejemplares, así como diversas variantes de lucernas de disco -Dressel 17, Dressel 18, Dressel 19, Loeschcke VIII L y Dressel 20-. A excepción de esta última, todas ellas se encuentran escasamente representadas. La presencia de estos tipos de disco se prolonga en las estratigrafías regionales durante las primeras décadas de la siguiente centuria (MORILLO 1999: *passim*).

El siglo II se encuentra mucho peor caracterizado desde el punto de vista lychnológico. El número de testimonios registra una drástica disminución respecto al periodo anterior. Por otra parte, también se reduce espectacularmente la variedad de tipos morfológicos, que quedan limitados a media docena. La utilización de algunos de estos tipos se prolonga sin cambios aparentes a lo largo del siglo III. Por este motivo resulta muy difícil individualizar el siglo III respecto a la centuria anterior desde el punto de vista lucernario, al igual que suele ocurrir en otras producciones cerámicas. De ahí que, como método de análisis simplificado, hayamos considerado dentro de un mismo apartado los materiales datados a lo largo de los siglos II y III (fig. 7). Mientras las lucernas datadas durante las dos últimas décadas del siglo I a. C. y a lo largo de toda la siguiente centuria representan el 78 % de los ejemplares identificados, el conjunto de piezas hallado en niveles de los siglos II y III asciende tan sólo al 19,4 %. Sin embargo, si analizamos en lugar de los porcentajes las cifras reales, puede observarse que este peculiar comportamiento no obedece tanto a una escasez real de lucernas durante los siglos II y III como al peso desmesurado de los testimonios del periodo anterior, en el que la presencia militar introduce un rasgo distintivo muy característico.

Las variantes más significativas desde el punto de vista cuantitativo durante la segunda y tercera centurias de nuestra era son las lucernas de canal del tipo Loeschcke X y los ejemplares que pueden adscribirse a una variante que hemos denominado en atención a sus rasgos morfológicos "derivados del tipo de disco". Estos grupos un número de ejemplares comparable a los tipos de volutas más frecuentes durante el siglo I d.C. Junto a ellos se constata la aparición secundaria de variantes de disco y de canal como la Dressel 28, Dressel-Lamboglia 30B y Loeschcke XK y Deneauve IXB. Asimismo aparecen contados testimonios de lucernas mineras de fabricación hispana, procedentes de algún taller del suroeste peninsular, que deben llegar en circunstancias especiales (MORILLO 1999: *passim*).

Este periodo se caracteriza también por una atomización de los hallazgos, proceso que tiene lugar ya desde mediados del siglo I d.C. (fig. 7). Aunque la mayor parte de los restos arqueológicos procede de los principales asentamientos regionales -Astorga y León-, pequeñas cantidades de lucernas se documentan en yacimientos de tamaño medio situados en la Meseta o en la franja cantábrica -Lancia, Cacabelos, Huerña, Palencia, Castro Urdiales, *luliobriga* y Gijón-, entre los que debemos incluir Herrera de Pisuerga. Asimismo se detecta su presencia en yacimientos rústicos, como las villas de El Soldán, en Santa Colomba de Somoza o Quintanilla de la Cueva, mineros, como Reocín, o de tipología indeterminada, como Dueñas. Esta diversificación de los lugares de procedencia, que se detecta particularmente en el área astur, obedece a la existencia de un floreciente comercio de lucernas impulsado por la prosperidad económica y la demanda creciente de recipientes para iluminación. Se asiste también a una descentralización productiva, multiplicándose los talleres locales mientras disminuyen paralelamente las lucernas importadas.

Los yacimientos regionales mantienen su actividad hasta finales del siglo IV o mediados del V, tal y como acredita el conjunto material adscribible a este momento. Sin embargo, nuestro conocimiento acerca de este periodo se encuentra sensiblemente mermado a causa de la profunda reducción del número de ejemplares documentados en las estratigrafías contemporáneas respecto a otros periodos cronológicos anteriores. Las lucernas de los siglos IV y V representan tan sólo el 2,6 % del total. Aunque no debemos descartar que esta cifra se vea afectada por factores inherentes a la cuantificación de piezas, no por ello deja de llamar la atención el contraste entre el siglo IV-V respecto a momentos más antiguos, máxime cuando otros testimonios materiales atestiguan la intensa vida económica de la región durante al menos los últimos siglos del Imperio.

La mayor parte de las lucernas de este periodo pertenece a variantes de *terra sigillata* hispánica tardía, especialmente a la forma TSHT 50, cuyos testimonios ascienden a 29 ejemplares. El tipo TSHT 63 está representado por tan sólo 3 piezas. Por su parte, las lucernas tardoantiguas de fabricación norteafricana de los tipos Hayes IB y Hayes IIA aparecen de forma esporádica, en cantidades prácticamente inapreciables y asociadas a materiales del siglo IV y primera mitad del siglo V (MORILLO 1999). A este conjunto de tipos debemos añadir la lucerna de origen egipcio del tipo Shier 5.2, hallada sin contexto arqueológico, cuya fabricación se suele datar preferentemente a lo largo de los siglos III y IV (SHIER 1978: 24).

La dispersión regional de las lucernas documentadas en horizontes arqueológicos del siglo IV y las primeras décadas del V presenta novedades muy significativas respecto a los tipos anteriores (fig. 8). Se concentran en un número de yacimientos muy reducido, la mayor parte interiores. *Asturica*, la capital del *conventus Asturum* alberga la mayor parte de los restos materiales de este periodo, aunque también aparecen en otros asentamientos de carácter urbano y rústico como la villa de La Olmeda, Ventosa de Pisuegra y Monte Cildá. Tan sólo Gijón y Castro Urdiales proporcionan testimonios costeros. La aparición de lucernas de fabricación egipcia y norteafricana en distintos lugares del litoral cantábrico confirma la persistencia de la ruta comercial que rodea las costas atlánticas peninsulares en dirección a *Britannia* y los puertos fluviales septentrionales del limes germánico (FERNÁNDEZ OCHOA & MORILLO 1994: 190).

El último periodo en la vida de los asentamientos septentrionales testimoniado por los restos lucernarios debemos situarlo, como muy tarde, en las décadas centrales del siglo V, careciendo por completo de hallazgos posteriores a esta fecha. La ausencia de recipientes romanos para iluminación no implica necesariamente el abandono de dichos asentamientos aunque no cabe duda de que ilustra sobre importantes transformaciones en la vida urbana de los mismos, que afectan al comercio lychnológico.

Análisis iconográfico y epigráfico

Las lucernas con decoración en el disco constituyen un elevado porcentaje dentro del material que presentamos en este estudio. Dentro de éstas, la mayoría de los ejemplares pertenece al tipo de volutas, en especial a las formas Loeschcke IA, IB, IC, III y IV. En algunos casos, el dato que nos ha llevado a su clasificación tipológica, ha sido precisamente su decoración. El análisis iconográfico ha permitido constatar un elevado número de representaciones diferentes, pertenecientes a todos los capítulos y apartados temáticos posibles. Algunos de estos motivos son rigurosamente inéditos, es decir, carecen por el momento de paralelos conocidos en la bibliografía disponible. Otros presentan pequeñas variaciones sobre temas ya conocidos. Sin embargo, la presencia de cada una de estas unidades temáticas dista mucho de ser uniforme. Las representaciones mitológicas, de dioses, héroes, leyendas, divinidades orientales o animales fantásticos son muy abundantes y variadas. Algunos motivos como las Victorias, los erotes o las figuraciones de Mercurio se repiten con mayor frecuencia que otros. Se documentan asimismo temas poco frecuentes de carácter religioso o mitológico, tales como los Esqueletos conversando, el Sueño de

Endymion o las sirenas. A diferencia de otros temas de la vida cotidiana, las escenas de circo y anfiteatro conforman un auténtico y completo repertorio temático dentro de nuestro catálogo (MORILLO 2001b). Llama la atención la escasa presencia de las representaciones eróticas. Carecemos por completo de figuraciones literarias y tan sólo hemos documentado un motivo de carácter histórico. Por lo que respecta a la fauna, los animales más comunes son los mamíferos -leones, delfines, toros, osos, jabalíes, perros, caballos...-, aunque también se documentan algunas aves -fundamentalmente águilas- e insectos. Las veneras conforman un bloque diferenciado y abundantísimo. Los diseños vegetales no son muy abundantes, excepción hecha de las rosetas que, al igual que en la mayoría de conjuntos de lucernas, se representan en variantes muy distintas. Mención aparte requieren las máscaras tragicómicas que adornan los discos de las lucernas de canal o *Firmalampen*.

Fuera de esta clasificación general, hemos incorporado el estudio de las decoraciones que adornan las asas plásticas y las orlas, que responden, en la mayor parte de las ocasiones, a diseños vegetales, de los que hemos podido recopilar un repertorio bastante completo e ilustrativo. Debemos señalar asimismo la presencia de una lucerna plástica, cuya estructura misma reproduce un motivo decorativo, en concreto una piña (MORILLO 1999: 436, AS/27/37, fig. 140).

El repertorio decorativo resulta tan rico y abundante en escenas y motivos de todo tipo como el de una provincia como la Bética (MORENO JIMÉNEZ 1991). Esta riqueza decorativa del conjunto septentrional resulta aún más sorprendente en las primeras variantes morfológicas de volutas, datadas a lo largo de las últimas décadas del siglo I a. C. y la primera mitad de la siguiente centuria. Las escenas representadas sobre el disco alcanzan una perfección técnica y una complejidad iconográfica que sólo se ha podido rastrear en ejemplares procedentes de Roma, las ciudades campanas, Cartago, la Narbonense y los campamentos del *limes* renano, obviamente las regiones donde se documentan los ejemplares más antiguos de lucernas de volutas. En este sentido, el conjunto aquí analizado resulta un tanto atípico si lo comparamos con otros repertorios decorativos tanto hispanos como foráneos, más sencillos y estereotipados, debido al mayor componente porcentual de los ejemplares itálicos importados o imitados localmente en diversos yacimientos del Norte peninsular. Las razones de este peculiar comportamiento deben buscarse sin duda en la fuerte implantación militar en esta región durante el primer siglo del Imperio (MORILLO 1992, 165-70).

Aproximadamente desde mediados del siglo I d.C. el léxico decorativo de las lucernas septentrionales queda

perfectamente asimilado al de otras regiones peninsulares. El paulatino empobrecimiento ornamental que se verifica desde finales de esta centuria en todo el Imperio, afecta especialmente a esta región, debido, tanto a la decadencia técnica y estilística de los motivos decorativos sobre ejemplares de disco, como a la popularización de lucernas anicónicas, cuya principal característica reside en su funcionalidad, esto es, las lucernas de canal. Esta pobreza decorativa lucernaria persistirá, con algunas notables excepciones, hasta el fin del Imperio.

Por lo que se refiere a las marcas de taller presentes en el conjunto de lucernas del Norte de la península, debemos señalar el reducido número de ejemplares marcados, menos del 6% del total. Este porcentaje es inferior incluso al establecido por Balil de forma aproximada para el conjunto de la península ibérica, cifrado en torno al 10-15% (BALIL 1968-69: 161), o para contextos determinados como Ampurias, que presenta un 10,8% de ejemplares con marca (ARXE 1982: 73). A la hora de valorar adecuadamente nuestras cifras, aparentemente muy reducidas, debemos tener en cuenta que nos encontramos ante materiales procedentes en su gran mayoría de excavaciones arqueológicas realizadas en contextos militares, urbanos o vertederos, en los que el material aparece muy fragmentado, y en las que no se ha llevado a cabo una labor de selección previa siguiendo criterios coleccionistas, como suele ocurrir en la mayor parte de los conjuntos de lucernas publicados.

Respecto a la procedencia de las firmas, el predominio de los alfareros noritálicos sobre *Firmalampen* resulta incuestionable. Junto a ellos se encuentran algunos ejemplos de volutas y de disco, cuyo origen se localiza en las oficinas centroitálicas y africanas respectivamente. Se ha constatado además la presencia de una decena de marcas hispanas, varias de ellas inéditas. No obstante, sobre esta cuestión no podemos pronunciarnos con rotundidad, debido a la distorsión que, al analizar la procedencia real de las piezas, implica la multiplicación de sucursales productivas, alguna de ellas hispana como el taller bracarense de *Mvnativs Threptvs-*, así como el peso de las imitaciones más o menos fraudulentas en regiones periféricas como en Noroeste peninsular. Asimismo hemos constatado la presencia de varias marcas locales, como las anepígrafas de Herrera de Pisuerga, las marcas del taller asturicense de *Virillius*, o la inédita de la *legio VI victrix* en León (MORILLO 1999: *passim*).

Aspectos productivos y comerciales

El conjunto de ejemplares documentado en el norte peninsular puede asimilarse perfectamente desde

el punto de vista numérico con otras colecciones como las de Aragón (AMARE 1988) o Murcia (AMANTE 1993). La trascendencia numérica de los conjuntos septentrionales se ve corroborada si consideramos de forma individualizada asentamientos como Herrera de Pisuerga -943 ejemplares-, Astorga -665 ejemplares- y León -274 ejemplares-, y los comparamos con otros de la importancia de *Pollentia*, Tarragona, Zaragoza, *Italica*, Córdoba o Mérida (MORILLO 1999: 309). Por otra parte, en ningún yacimiento peninsular se ha documentado un conjunto semejante a los moldes de Astorga (AMARÉ & GARCÍA MARCOS 1994; MORILLO 1999: 159-162), y las lucernas pétreas halladas en Herrera constituyen un *unicum* en todo el Imperio³. A la vista de estos datos no se puede seguir hablando de ausencia de lucernas en los territorios septentrionales de la Península.

El análisis del conjunto de lucernas que aquí presentamos desde el punto de vista de su procedencia permite arrojar nueva luz sobre aspectos relacionados con la producción y el comercio de dichos recipientes en este área periférica del Imperio. Las excavaciones desarrolladas en el cuadrante noroccidental de la Península suministran, además de materiales de fabricación local, ejemplares importados desde otros puntos. Destacan por su importancia numérica las lucernas itálicas, así como las procedentes de otras regiones hispanas como el valle del Ebro, la Bética y la *Gallaecia*, aunque también contamos con ejemplares africanos e incluso egipcios. Por el contrario, no hemos detectado ningún ejemplar producido en el ámbito egeo o en las provincias fronterizas septentrionales. Este panorama general presenta grandes matices si lo analizamos desde una óptica diacrónica.

Los primeros establecimientos romanos regionales - Herrera de Pisuerga, Astorga y León -, que comparten un carácter militar (MORILLO 1996: 77-79), se encuentran instalados en una zona muy alejada de los centros neurálgicos de la Hispania romana y al margen de las grandes vías de comunicación marítimas y fluviales, deben sobrevivir en un primer momento de una manera casi autónoma, librados a los recursos que la administración militar pone a su disposición. El ejército organiza una amplia red de suministros para las tropas, que abarcaba tanto artículos de primera necesidad como productos manufacturados, entre los que se encuentran los recipientes cerámicos para iluminación. Sin embargo, las dificultades y los elevados costes inherentes al transporte terrestre de objetos delicados impulsan el desarrollo de un complejo sistema artesanal dentro del ámbito del campamento, destinado a cubrir sus necesidades cerámicas primarias sin necesidad de recurrir a las importaciones itálicas masivas (MORILLO 1999: 323; MORILLO & GARCÍA MARCOS 2001). Entre

estas producciones cerámicas se encuentran la *terra sigillata*, la cerámica común, el material latericio y las lucernas. Talleres militares dedicados a la elaboración de lucernas se han documentado en los campamentos de Weisenau-Maguncia, Haltern, Neuss, Xanten y *Vindonissa*. Una fabricación del mismo tipo se ha constatado en Herrera de Pisuerga.

La producción local de objetos cerámicos en el campamento de la *legio IIII Macedonica* emplazado en Herrera ha quedado ya suficientemente demostrada con los recipientes firmados por *L. Terentivs, figlinarivs* de dicha unidad militar, hallados en el yacimiento (PÉREZ GONZÁLEZ 1989: 197-240). Las lucernas del taller militar de Herrera se han identificado por sus peculiaridades productivas. Dicho taller, especializado en un número de formas muy reducido, cubre la demanda legionaria a lo largo de los casi 60 años de vida del campamento, entre el 20/15 a. C. y el 39 d.C. Estas se reducen a la Dressel 4, Loeschcke IA y Loeschcke III (MORILLO 1992: 64-76).

Huelga decir que en el campamento de Herrera, junto a los materiales locales conviven otros importados de Italia en niveles augusteos y tiberianos, que testimonian la existencia de un incipiente tráfico comercial desde la región mediterránea, bien a través de los canales militares, bien a través del elemento civil. Nos inclinamos más por la primera de estas posibilidades. Los ejemplares del tipo Loeschcke IB y algunos de la variante Loeschcke III, más tarde imitados por el taller local, llegan a través de esta vía. La importación itálica a través de la red de suministros militares se confirma de una manera aún más clara en los casos de Astorga y León, que carecen de producciones locales durante el asentamiento militar (MORILLO 1999: *passim*).

El comercio se convierte en la única vía de aprovisionamiento de Astorga tras su transformación urbana en las primeras décadas del siglo I d.C. (MORILLO 1999: 335), mientras el papel del ejército sigue siendo determinante en los campamentos de Herrera de Pisuerga y León. Las dificultades del suministro de aceite y la contracción del mercado resultante de la partida de tropas reducen significativamente el número de lucernas en la capital asturicense. Continúan llegando algunos ejemplares itálicos, entre los que se encuentran piezas de calidad excepcional, como lucernas vidriadas del tipo Loeschcke III halladas en *Asturica* (MORILLO 1996c: 39-40; MORILLO 1999: 85-87).

Pero uno de los aspectos más significativo de las décadas centrales del siglo I en los contextos regionales es la intensa presencia de lucernas derivadas de Dressel 3 de fabricación meridional. Desde el punto de vista cronológico, la llegada de lucernas tipo

“Andújar” a este territorio corresponde al momento en que cesan las importaciones de aceite itálico y comienza la presencia de recipientes olearios béticos. Dichas lucernas parecen indefectiblemente asociadas al comercio aceitero, que transporta dicha sustancia desde la Bética o algún punto intermedio hasta la región septentrional de la Península. Este lugar intermedio bien pudo ser *Emerita Augusta*, capital de la Lusitania y centro de redistribución y comercialización regional de bienes de consumo y productos manufacturados. La administración militar, en el caso de León y Herrera, o los *negotiatores* privados, en el caso de Astorga y el resto de los asentamientos civiles que comienzan a surgir, pudieron acudir a este centro para surtir a las poblaciones septentrionales de aceite bético, sin tener que recurrir directamente a las regiones productoras. Las lucernas tipo “Andújar” pudieron constituir un complemento de valor añadido al comercio oleícola hacia el Norte (MORILLO 1999: 324-325). Por lo que se refiere a su procedencia, el análisis arqueométrico practicado sobre los ejemplares septentrionales de este tipo ha descartado su origen jienense (GARCÍA GIMÉNEZ et alii 1999). Recientemente se han descubierto producciones de esta misma forma en Córdoba (AMARE 1988-89; BERNAL 1993) y Mérida (RODRÍGUEZ MARTÍN 1996: 143). De cara al suministro lucernario hacia los yacimientos septentrionales, Mérida ofrece la ventaja de su mayor proximidad geográfica.

La concentración de los testimonios del tipo “Andújar” en los yacimientos astures meridionales, principalmente Astorga y León, confirma su estrecha vinculación con la Vía de la Plata, camino natural de comunicación cuya cabecera indiscutible es *Emerita*.

A partir de este momento comienzan a definirse dentro del ámbito geográfico de nuestro estudio dos áreas comerciales bastante bien individualizadas, que persistirán hasta el periodo bajoimperial: por una parte el *conventus Asturum*, muy vinculado a los territorios del Noroeste y, a través de la vía de la Plata, con la Lusitania, la Bética e incluso la Mauritania Tingitana; por otra las actuales provincias de Palencia y Cantabria, integradas en el *conventus Cluniensis*, que presentan mayores concomitancias con el Valle del Ebro, la costa mediterránea y, en última instancia, con los focos productores centroitálicos. Esta división de mercados se aprecia tanto en la tipología como en la iconografía, e incluso en la epigrafía de las piezas. No obstante, no puede hablarse de una separación comercial tajante, puesto que ambas regiones se encuentran perfectamente interconectadas. Es común encontrar en Astorga y León piezas itálicas, norteafricanas o fabricadas en el Alto Ebro, mientras algunas producciones características de la Bética o de la esquina noroccidental de la Península alcanzan Herrera o *Iuliobriga*.

Desde las décadas centrales del siglo I d.C. tiene lugar un incremento considerable del comercio regional, debido al aumento de la demanda, que se traduce en la multiplicación de asentamientos con restos lucernarios tanto al norte como al sur de la Cordillera Cantábrica. Durante la segunda mitad del siglo asistimos a la homogeneización del registro arqueológico regional, que generaliza, dentro de los límites impuestos por el difícil y costoso suministro de aceite, la presencia de la lucerna romana en todo el territorio. Se documentan ejemplares por primera vez en yacimientos como Lugo de Llanera, Puelles, El Chao Samartín, Castro Urdiales, Santoña, *Iuliobriga*, Cacabelos, Huerná, Corona de Quintanilla, El Soldán, *Lancia*, Palencia, Dueñas y Paredes de Nava, incluidos dentro del ámbito de nuestro análisis. Pero el fenómeno se hace extensible a la mayor parte de los yacimientos de la Submeseta Norte, la cornisa cantábrica, Galicia y el Norte de Portugal (BELCHIOR 1969; MEZQUÍRIZ 1971; ALARCÃO-DA PONTE 1976; FARIÑA BUSTO 1976; AMARE 1986 y 1987; RODRÍGUEZ GONZÁLEZ 1988-89; NAVEIRO 1991; MORILLO 1993b; *Lucus Augusti* 1995).

Esta *koine* comercial se mantiene, en términos generales, durante el siglo II y las primeras décadas de la tercera centuria. Sin embargo, a medida que avanza el tiempo, observamos como las formas importadas, que puntualmente adoptan una excepcional calidad, van siendo sustituidas por producciones locales de tipos idénticos.

El proceso de descentralización productiva, que afecta a todos los sectores cerámicos a partir de mediados del siglo I d.C., tiene su reflejo en la fabricación lucernaria. Junto a los ejemplares centroitálicos aparecen otros cuyo origen se sitúa en el Norte de Italia, el Africa Proconsular e incluso la Mauritania Tingitana. Asimismo se documenta al menos un ejemplar procedente de los talleres de Montans (MORILLO 1999: 352, LU/2 y 194, fig. 140), que llega al asentamiento de Lugo de Llanera a través de la ruta comercial cantábrica, que cristaliza precisamente a partir de este momento (FERNÁNDEZ OCHOA & MORILLO 1994: 184-190). Aumenta de forma significativa el número de ejemplares de fabricación hispana, entre los cuales las lucernas béticas o lusitanas del tipo "Andújar" tienen un peso trascendental. Del valle del Ebro proceden, además de varios ejemplares de volutas, los escasos fragmentos verificados de lucernas de canal fabricadas en *terra sigillata* hispánica altoimperial. El *conventus Bracarensis* proporciona algunas piezas pertenecientes a las variedades de canal y de disco (MORILLO 1999: 325).

El núcleo urbano de Astorga concentra la mayor parte de los testimonios durante este periodo. La capital del *conventus Asturum*, ubicada en el centro de la

densa red de comunicaciones que cubre el cuadrante noroccidental de la Península, pudo haber funcionado como un centro de redistribución de materiales. La demanda generada por la ciudad, así como el menor coste que implica la fabricación *in situ* incentivan el surgimiento de producciones lucernarias locales. El hallazgo de un excepcional conjunto de moldes y de varias piezas salidas de ellos ha permitido identificar sin ninguna duda la existencia de un pequeño taller local dedicado a la elaboración de piezas de la forma Loeschcke X durante el siglo II d. C., regentado por un alfarero de nombre *Virillivs* (AMARE & GARCÍA MARCOS 1994; MORILLO 1999: 159-162). Los objetivos de dicho taller debieron centrarse en el autoabastecimiento local.

La multiplicación de hallazgos no se encuentra, salvo en casos aislados como los de Astorga y León, acompañada por un incremento de su número en consonancia. Las razones se encuentran en los problemas derivados del suministro de aceite, que debía ser importado a gran precio desde regiones meridionales. Esta ha sido la explicación tradicionalmente apuntada acerca de la escasez de lucernas en la Submeseta Norte y otras áreas septentrionales (BALIL 1982: 93). Más adelante volveremos sobre esta cuestión.

Durante el siglo III se reduce de manera drástica el número de ejemplares importados en los yacimientos de los territorios septentrionales de Hispania. El autoabastecimiento de los principales centros urbanos y la caída de la demanda provocada por el momento de crisis económica reducen el comercio al mínimo, aunque sigue constatándose la presencia de algunos ejemplares itálicos y africanos en los principales yacimientos. Por el contrario, desaparecen los testimonios lucernarios del resto de los asentamientos.

A partir de las primeras décadas del siglo IV esta tendencia se invierte, aunque bajo parámetros bastante diferentes a los que habían presidido el tráfico mercantil de época altoimperial. En primer lugar, este comercio lucernario se mantiene en valores mucho más discretos y alcanza un número bastante reducido de asentamientos, entre los que se encuentran Astorga, Gijón, Castro Urdiales y Monte Cildá, así como las villas rústicas que florecen durante este periodo en la Meseta: La Olmeda, Quintanilla de la Cueva y Ventosa de Pisuegra. Por otra parte, la mayor parte de los ejemplares que circulan a través de las redes comerciales de distribución son de origen peninsular, pertenecientes a las dos variantes de lucernas de *terra sigillata* hispánica tardía fabricadas en algún lugar de la Cuenca alta del Duero o del Valle del Ebro. Las lucernas de este tipo se comercializan conjuntamente con otros recipientes realizados en TSHT, alcanzando incluso las riberas del Cantábrico.

El monopolio de las producciones hispánicas no evita la llegada de algún ejemplar aislado de procedencia norteafricana, como en el caso de Castro Urdiales, que confirma el mantenimiento de la ruta marítima que rodea la Península Ibérica transportando productos básicos u objetos manufacturados hacia Britania y el *limes* germánico. Las lucernas de este tipo penetran también hacia el interior de la Submeseta Norte, posiblemente a través de algún puerto septentrional de escala, alcanzando la capital del *Conventus Asturum* (MORILLO 1999: 327).

Este esquema comercial debe mantenerse en pie incluso tras el hundimiento de la frontera septentrional del Imperio, perdurando al menos hasta mediados del siglo V d.C.

Algunas consideraciones finales

A la vista de estos datos cuantitativos y cualitativos no es posible seguir manteniendo durante más tiempo que, tal y como apuntaba Balil, la Submeseta Norte, Galicia y el litoral cantábrico constituyen regiones refractarias a la penetración de lucernas romanas (BALIL 1982: 93). Los territorios septentrionales de Hispania se encuentran al mismo nivel que otras regiones peninsulares de romanización más antigua y más próximas geográficamente a los principales centros mediterráneos productores de lucernas (MORILLO 1999: 309). A nuestro juicio, las conclusiones obtenidas para el territorio que hemos analizado desde un punto de vista lucernario, pueden extrapolarse perfectamente para la Galicia septentrional y el País Vasco atlántico. Al menos las semejanzas geográficas e históricas con estas regiones, y la documentación disponible en las mismas apuntan esta hipótesis.

No obstante, a pesar de la abundancia de material lychnológico, aún siguen sin resolver satisfactoriamente determinadas cuestiones que vamos a exponer a continuación. En primer lugar, el panorama cronológico y productivo que acabamos de definir no esconde la existencia de marcadas diferencias desde el punto de vista geográfico. La inmensa mayoría de los ejemplares se documentan en los principales yacimientos regionales: Astorga, Herrera de Pisuergra y León. El resto de asentamientos ha proporcionado tan sólo un puñado de piezas en momentos cronológicos muy bien definidos. De estos datos se desprende que los grandes centros habitados de carácter militar o civil no tienen ningún problema para solventar sus necesidades de lucernas, recurriendo a la importación o al autoabastecimiento. Estos asentamientos se comportan de la misma manera que las grandes ciudades de la Bética o la Tarraconense, más próximas a los centros productivos y a las redes de comercialización. El aislamiento geográfico y la

inexistencia de vías de comunicación marítimas o fluviales no parece ser un obstáculo insalvable para cubrir la demanda de lucernas en zonas periféricas.

Sin embargo, desde un punto de vista estrictamente lucernario no se puede hablar de una articulación conjunta del territorio septentrional de la Península. En cuanto nos alejamos de los grandes núcleos habitados, la situación cambia de forma radical. Los núcleos urbanos de tamaño medio, rústicos o mineros presentan cantidades de lucernas bastante más reducidas que los yacimientos del mismo tipo situados en las regiones mediterráneas. Tan sólo en este sentido el Centro y el Norte peninsulares se apartan de la norma válida para otras regiones. La razón no parece ser la inexistencia de un comercio lucernario, del que han llegado hasta nosotros múltiples testimonios, sino que debemos recurrir a otra explicación. La solución parece encontrarse en las dificultades planteadas por el suministro de aceite, combustible indispensable para el correcto funcionamiento de las lucernas (MORILLO 1999: 326).

En efecto, la mayor parte de la población que habitaba en los núcleos rurales y urbanos de tamaño medio y reducido, ya perfectamente romanizada desde el periodo flavio, debía de conformarse con sistemas de iluminación más toscos pero menos costosos, basados en recipientes sencillos para sebo o cera, de los que pudieron existir numerosas producciones locales destinadas al autoabastecimiento y que resultan difíciles de identificar con los datos disponibles en la actualidad (MORILLO 1993b: 203; 1999: 326). El hallazgo de toscos recipientes cerámicos para iluminación en el yacimiento romano de *Iuliobriga* (CÁNTABROS 1999: 313), al que nos hemos referido recientemente, además del que se ha documentado en el castro del Chao Samartín⁴, confirma la existencia de estos sistemas de iluminación alternativos que planteamos en su día (MORILLO 1999b: 368).

Esta es una de las pocas explicaciones razonables sobre la relativa escasez de lucernas en la región septentrional de la Península. No obstante, los problemas en el suministro de aceite no afectan a los grandes núcleos habitados, cuyo aprovisionamiento se encuentra asegurado independientemente de su precio por la administración civil o militar, o bien cuentan con ciudadanos y cargos públicos de elevado poder adquisitivo, que no se privan de un sistema de iluminación netamente romano (MORILLO 1999: 326).

Otro aspecto al que debemos hacer brevemente referencia es el de los sistemas de transporte del aceite hacia estas zonas interiores de la Península. La escasez de ánforas olearias en yacimientos de la envergadura de Herrera de Pisuergra, Astorga y León (CARRERAS 1996:

205-210), donde la abrumadora presencia de lucernas romanas no deja lugar a dudas respecto a la utilización de dicho combustible, plantea la existencia de envases para transporte alternativos, acerca de los que sólo podemos especular. Tal vez se emplearon ánforas o recipientes cerámicos cuya tipología no corresponde a la utilizada habitualmente para el aceite. Más probable es, a nuestro juicio, el empleo de recipientes no cerámicos, cuyo menor peso facilita el transporte en carros por vía terrestre. Mejor que barriles, que presentan la dificultad de la permeabilidad de la madera a las sustancias oleaginosas, nos inclinamos por el empleo de odres o pellejos de cuero, recipiente habitual para el envasado de aceite hasta hace pocas décadas. Esta hipótesis plantea la dificultad de su comprobación arqueológica que, obviamente, no es fácil de conseguir. Sin embargo, desde el punto de vista iconográfico y epigráfico, está perfectamente constatado el empleo de odres en el mundo romano (MORILLO 1999: 326; MORILLO 2001: *passim*).

La desigual distribución geográfica de las lucernas de los territorios septentrionales comprendidos en este estudio se muestra mucho más acusada si contemplamos las cantidades por provincias y yacimientos concretos. Las provincias meridionales de León y Palencia, pertenecientes a la Submeseta Norte, se reparten de una forma equitativa la práctica totalidad de los ejemplares documentados. Por el contrario, las Comunidades Autónomas de Asturias y Cantabria presentan porcentajes de lucernas casi inapreciables, que en ninguno de los casos alcanzan el 1 % del conjunto. Estas cifras resultan suficientemente ilustrativas de las profundas diferencias regionales y plantean otra cuestión de difícil respuesta: la escasez de recipientes para iluminación al norte de la Cordillera Cantábrica.

En efecto, a pesar de la intensa actividad arqueológica desarrollada en yacimientos de la franja costera cantábrica durante los últimos años, las lucernas siguen siendo comparativamente muy escasas. En el País Vasco atlántico tan sólo se documentan lucernas cerámicas en el área de la antigua Oiasso, ubicada en la desembocadura del Bidasoa (AMARE 1987). Por lo que se refiere a Cantabria, se han constatado en Castro Urdiales, la antigua colonia *Flaviobriga*, Santoña, *Iuliobriga* y las minas de Reocín. Gijón, Lugo de Llanera, Puelles, la mina Ortiguera de Mieres y los castros de Coaña y el Chao son los únicos yacimientos asturianos que han proporcionado restos de lucernas (MORILLO 1999: *passim*). Por lo que se refiere a las costas galaicas septentrionales, por el momento no se ha documentado la presencia de lucerna alguna hasta el Golfo Artabro (NAVEIRO 1991: mapa 10). La escasez de lucernas romanas en la franja cantábrica se ve acompañada asimismo por la escasez de ánforas

olearias (CARRERAS 1996: 206).

Por el momento no encontramos una razón suficiente que explique este vacío de documentación en las costas cantábricas, cuyos asentamientos no debían verse afectados por el encarecimiento del aceite causado por su transporte terrestre, ya que se encontraban perfectamente comunicados por vía marítima con las zonas productoras a través de una activa ruta transcantábrica (FERNÁNDEZ OCHOA & MORILLO 1994: 184-190). Esta escasez parece indicar un comercio esporádico de dicha sustancia, que debía pasar de largo en dirección a *Britannia* y el *limes* germánico (MORILLO 2001: 632). No es posible responder, hoy por hoy a esta aparente paradoja, aunque no parece probable un rechazo voluntario al empleo de lucernas por parte de la población local por supuestas razones de índole social o cultural, como se apuntó en su día (MAÑANEZ-BALIL 1974-75: 304).

Notas

- 1 La numerosa bibliografía arqueológica generada en esta región durante la última década desborda con mucho el objetivo de este trabajo. Remitimos a algunos trabajos de tipo general en los que se puede encontrar recopilada dicha bibliografía (v. entre otros NAVEIRO 1991; ESTEBAN 1990; IGLESIAS GIL & MUÑIZ 1992; ARIAS VILAS 1992; *Astures* 1995; FERNÁNDEZ OCHOA & MORILLO 1994, 1999 y 2002; *Astures* 1995; FERNÁNDEZ OCHOA (coord.) 1996; *ArqueoLeón* 1996; OREJAS 1996; VV. AA., 1997 y 1997b; RODRÍGUEZ COLMENERO (coord.) 1998; *Cántabros* 1999; *Regio Cantabrorum* 1999; MORILLO 1999; VV. AA., 2000).
- 2 La amplia bibliografía sobre lucernas hispanas está recogida en una reciente publicación (MORILLO 1999), a la que remitimos.
- 3 Recientemente hemos publicado una lucerna de piedra procedente del Bierzo, pero de un tipo muy diferente a las lucernas pétreas de Herrera de Pisuerga (MORILLO & DEL HOYO 1999).
- 4 Damos las gracias a A. Villa y al equipo de excavación del castro del Chao Samartín por haber nos dado a conocer amablemente la existencia de dicho ejemplar.

Bibliografía

- ALARCÃO, A. M. y DA PONTE, S. de (1976): "Les lampes", *Fouilles de Conimbriga VI (Céramiques diverses et verres)*, Paris, 93-114.
- AMANTE, M. (1993): *Lucernas romanas de la región de Murcia. Hispania Citerior, Anejos de Antigüedad y Cristianismo I*, Murcia.
- AMARE, M^a T (1986): "Lucernas romanas de Navarra", *Trabajos de Arqueología Navarra* 5, 179-193.
- AMARE, M^a T. (1987): "Notas sobre la presencia romana en Guipúzcoa: lucernas de Irún", *Munibe* 39, 129-137.
- AMARE, M^a T. (1988): *Lucernas romanas en Aragón*, Institución Fernando el Católico, Zaragoza.
- AMARE, M^a T. (1989-90): "Lucernas romanas en Hispania (las lucernas romanas de cerámica en la Península Ibérica hasta el siglo IV: introducción y elementos de trabajo)", *Anas* 2-3, 135-172.

- AMARE, M^a T. y GARCIA MARCOS, V. (1994): "Una producción de lucernas en Asturica Augusta", *Zephyrus* XLVII, 273-285.
- ARIAS VILAS, F. (1992): *A Romanización de Galicia*, Vigo.
- ARQUEOLEON (1996): *ArqueoLeón. Historia de León a través de la Arqueología*, Valladolid-León.
- ARXE, J. (1982): *Les llànties tardo-republicaines d'Empúries*, Barcelona.
- ASTVRES (1995): *Astvres. Pueblos y culturas en la frontera del Imperio*, Gijón.
- ATLANTE (1981): *Atlante delle forme ceramiche I. Ceramica fina romana nel bacino mediterraneo (Medio e Tardo Impero)*, EAA, Roma.
- BAILEY, D. M. (1980): *A Catalogue of the Lamps in the British Museum, II: Roman Lamps made in Italy*, London.
- BALIL, A. (1966): "Materiales para un índice de marcas de ceramista en lucernas de fabricación hispánica", *Pyrenae* 2, 117-123.
- BALIL, A. (1968-69): "Marcas de ceramista en lucernas romanas halladas en España", *AEA* 41-42, 158-178.
- BALIL, A. (1973): "Algunos aspectos y problemas de la Galicia romana", *CEG* 28, 161-180.
- BALIL, A. (1982): "Notas de arqueología palentina: una lucerna romana hallada en Dueñas", *Publicaciones Institución Tello Téllez de Meneses* 46, 93-107.
- BELCHIOR, C. (1969): *Lucernas romanas de Conimbriga*, Coimbra.
- BERNAL, D. (1993d): "Una pieza excepcional del Museo Nazionale de Roma y el problema de las lucernas tipo Andújar", *Espacio, Tiempo y Forma (HistAnt)*, serie II 6, 207-220.
- CALO, F. (1993): *A cultura castrexa*, Historia de Galicia, Vigo.
- CAMINO MAYOR, J. (1995): *Los castros marítimos en Asturias*, Oviedo.
- CANTABROS (1999): *Cántabros. La génesis de un pueblo*, Santander.
- CARRERAS, C. (1996): "El comercio en Asturia a través de las ánforas", *Los Finisterres Atlánticos en la Antigüedad (época prerromana y romana)*, Madrid, 205-210.
- DENEAUVE, J. (1969): *Lampes de Carthage*, Paris.
- DRESSEL, H. (1899): "Lucernae formae", *CIL (Corpus Inscriptiones Latinarum)* XV, II, 1 (*Inscriptiones Urbis Romae Latinae. Instrumentum Domesticum*), lam. III, Berlín.
- ESTEBAN, M. (1990): El País Vasco Atlántico en época romana, *Mundaiz* 6, San Sebastián.
- FARIÑA, F. (1977): "Lucernas romanas de los museos de Orense y Pontevedra", *Boletín Auriense* VI, 131-148.
- FERNANDEZ OCHOA, C. (1982): *Asturias en la época romana*, Madrid.
- FERNANDEZ OCHOA, C. (1988): "El impacto romano sobre el hábitat del Noroeste (Estado de la cuestión sobre los fenómenos de transición y articulación del territorio)", *Actas I Congreso Peninsular de Historia Antigua*, II, Santiago de Compostela, 345-362.
- FERNANDEZ OCHOA, C. (coord.) (1996b): *Los Finisterres Atlánticos en la Antigüedad (época prerromana y romana)*, Madrid.
- FERNANDEZ OCHOA, C. y MORILLO, A. (1994): *De Brigantium a Oiaso. Aproximación al estudio de los enclaves marítimos cantábricos en época romana*, Madrid.
- FERNANDEZ OCHOA, C. y MORILLO, A. (1999): *La Tierra de los Astures. Nuevas perspectivas sobre la implantación romana en la antigua Asturia*, Gijón.
- FERNANDEZ OCHOA, C. y MORILLO, A. (2002): "Romanización y asimilación cultural en el norte peninsular. Algunas reflexiones sobre un topos historiográfico desde una perspectiva arqueológica", *Los poblados fortificados del Noroeste de la península ibérica: formación y desarrollo de la cultura castreña*, Navia, 261-278.
- GARCIA GIMENEZ, R., BERNAL, D. y MORILLO, A. (1999): "Consideraciones sobre los centros productores de lucernas tipo Andújar: análisis arqueométrico de materiales procedentes de los Villares de Andújar (Jaen) y de la Submeseta Norte", *Arqueometría y Arqueología*, Granada, 187-195.
- GARCIA MARCOS, V. (2002): "Novedades acerca de los campamentos romanos de León", en A. Morillo (coord.), *I Congreso de Arqueología Militar Romana en Hispania* (Segovia, 1998), *Anejos de Gladius* 5, Madrid (en prensa).
- HAYES, J. W. (1972): *Late Roman Pottery*, London.
- IGLESIAS GIL, J. M. y MUÑIZ, J. A. (1992): *Las comunicaciones en la Cantabria romana*, Santander.
- LOESCHCKE, S. (1919): *Lampen aus Vindonissa, Ein Beitrag zur Geschichte von Vindonissa und des Antiken Beleuchtungswesens*, Zurich.
- LUCUS AUGUSTI (1995): *Lucus Augusti, Urbs romana. Los orígenes de la ciudad de Lugo*, Lugo.
- MAÑANES, T. y BALIL, A. (1974-75): "Una lucerna de la colección Bouza Brey y algunas consideraciones sobre la elaboración de lucernas en la Galicia romana (s. I-II)", *CEG* XXIX, 303-7.
- MEZQUIRIZ, M^a A. (1971): "La excavación de la "villa" romana de Falcés (Navarra)", *Príncipe de Viana* 32, 49-75.
- MORENO JIMENEZ, F. (1991): *Lucernas romanas de la Bética*, Universidad Complutense, Madrid.
- MORILLO, A. (1990): "En torno a la tipología de lucernas romanas: problemas de nomenclatura", *Cuadernos Prehistoria y Arqueología de la Universidad Autónoma de Madrid* 17, 143-167.
- MORILLO, A. (1992): *Cerámica romana de Herrera de Pisuerga (Palencia, España): las lucernas*, Santiago de Chile.
- MORILLO, A. (1993): "Una nueva producción de lucernas en la península ibérica: el taller militar de Herrera de Pisuerga (Palencia, España)", *Trabalhos de Antropologia e Etnologia* 33 (1-2) (*I Congreso de Arqueología Peninsular*), Porto, 351-361.
- MORILLO, A. (1993b): "Aproximación a la problemática de la circulación y comercio de lucernas romanas en el Cantábrico", *XXII CNA*, Vigo, 201-206.
- MORILLO, A. (1996): "Los campamentos romanos de la Meseta Norte y el Noroeste: ¿un limes sin frontera?", *Los Finisterres Atlánticos en la Antigüedad (época prerromana y romana)*, Gijón, 77-83.
- MORILLO, A. (1996b): "Las lucernas del tipo de "cabeza de ave" (*Vogelkopflampen*) en la Península Ibérica", *Madrider Mitteilungen* 37, 103-120.
- MORILLO, A. (1996c): "Lucernas vidriadas de época romana en la península ibérica. Dos ejemplares inéditos depositados en el Museo Arqueológico Nacional", *Anuario de la Universidad Internacional SEK* 2, 29-44.
- MORILLO, A. (1999): *Lucernas romanas en la región septentrional de la península ibérica. Contribución al conocimiento de la implantación romana en Hispania*, *Monographies d'Instrumentum* 8, Montagnac.
- MORILLO, A. (1999b): "Lucernas romanas en Cantabria", *Sautuola* VI, 355-369.

- MORILLO, A. (2000). "La *Legio IIII Macedonica* en la Península Ibérica: el campamento de Herrera de Pisuerga (Palencia)", Y. Le Bohec (ed.) *Deuxième congrès de Lyon sur l'armée romaine: Les legions de Rome sous le Haut-Empire*, Lyon, 609-624.
- MORILLO, A. (2000b): "Neue Forschungen zu römischen Lagern der iulisch-claudischen Zeit in Nordspanien", *Bonner Jahrbücher* 200, (en prensa).
- MORILLO, A. (2001): "Anforas y envases perecederos. Interrogantes acerca de la comercialización de aceite bético durante la época romana en las regiones interiores de la península ibérica", *Congreso Internacional Ex Baetica Amphorae. Conservas, aceite y vino de la Bética en el Imperio Romano* (Sevilla-Ecija, 1998) Ecija, 621-635.
- MORILLO, A. (2001b): "Representaciones gladiatorias y circenses en lucernas romanas de la región septentrional de la península ibérica", *Acta Antiqua Complutensia II. Ocio y espectáculo en la Antigüedad Tardía: Ocio y Espectáculos* (1997) Alcalá de Henares, 175-214.
- MORILLO, A. (2002): "Conquista y estrategia: el ejército romano durante el periodo augusteo y julio-claudio en la región septentrional de la península ibérica", A. Morillo (coord.), *I Congreso de Arqueología Militar Romana en Hispania*, (Segovia, 1998), Anejos de Gladius 5, Madrid (en prensa).
- MORILLO, A. y DEL HOYO, J. (1999): "Lucerna romana de piedra procedente del castro de la Reguerina (Igüeña, León)", *Archivo Español de Arqueología* 72, 303-309.
- MORILLO, A. y GARCIA MARCOS, V. (2000): "Nuevos testimonios acerca de las legiones VI Victrix y X Gemina en la región septentrional de la Península Ibérica", *Deuxième congrès de Lyon sur l'armée romaine: Les legions de Rome sous le Haut-Empire*, Lyon, 589-607.
- MORILLO, A. y GARCIA MARCOS, C. (2001): "Producciones cerámicas militares de época augusteo-tiberiana en Hispania", *Rei Cretariae Romanae Fautores. Acta* 37 (Lyon, 2000), Abbingdon, 147-155.
- NAVEIRO, J. (1991): *El comercio antiguo en el Noroeste peninsular*, Monografías urxentes do Museo 5, A Coruña.
- OREJAS, A. (1996): *Estructura social y territorio. El impacto romano en la cuenca noroccidental del Duero*, Anejos AEspA 15, Madrid.
- PAVOLINI, C. y ANSELMINO, L. (1981): "Terra sigillata. Lucerne", *Atlante delle forme ceramiche I. Ceramica fina romana nel bacino mediterraneo (Medio e Tardo Impero)*, EAA, Roma, 184-208.
- PEREZ GONZALEZ, C. (1989): *Cerámica romana de Herrera de Pisuerga (Palencia, España): la terra sigillata*, ed. Univ. Int. SEK, Santiago de Chile.
- PEREZ GONZALEZ, C. (1996): "Asentamientos militares en Herrera de Pisuerga", *Coloquio Internacional sobre los Finisterres Atlánticos en la Antigüedad. Epoca Prerromana y Romana*, Gijón, 91-102.
- PEREZ GONZALEZ, C. e ILLARREGUI, E. (1992): *Ideas sobre la romanización del Mar Cantábrico*, ed. Universidad Internacional SEK, Santiago de Chile.
- REGIO CANTABRORUM (1999): *Regio Cantabrorum*, Santander.
- RICCI, M. (1974): "Per una cronologia delle lucerne tardo-republicaine", *Rivista Studi Liguri* XXXIX, 2-4, 168-234.
- RODRIGUEZ COLMENERO, A. (coord.) (1998): *Actas del Congreso Internacional sobre los orígenes de la ciudad en el Noroeste hispánico*, Lugo.
- RODRIGUEZ GONZALEZ, X. (1988-89): "Lucernas romanas de Santomé (Ourense)", *BAuriense* XVIII-XIX, 31-44.
- RODRIGUEZ MARTIN, G. (1996): *Materiales de un alfar emeritense: paredes finas, lucernas, sigillatas y terracotas*, Cuadernos Emeritenses 11, Mérida.
- SANCHEZ ALBORNOZ, C. (1972): *El reino de Asturias. Orígenes de la nación española*, Oviedo.
- SHIER, L. A. (1978): *Terracotta lamps from Karanis, Egypt. Excavations of the University of Michigan*, Michigan.
- VV. AA. (1976b): *La Romanización de Galicia*, Cuadernos de Estudios de Cerámica de Sargadelos 16, A Coruña.
- VV. AA. (1997): *Primer Coloquio Internacional sobre la Romanización en EuskalHerria*, Isturitz 8 y 9, San Sebastián.
- VV. AA. (1997b): *Galicia castrexa e romana*, Galicia Terra Unica, Lugo.
- VV. AA. (2000): *Actas da Mesa Redonda: Emergência e desenvolvimento das cidades romanas no norte da península ibérica*, Porto.

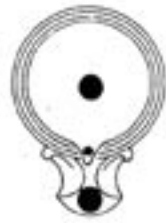


figura 1. Localización geográfica de la región septentrional de Hispania.

Figura 2. Tabla de Formas (I). Siglos I a. C.-II d.C.



DRESSEL 4



LOESCHCKE IA



LOESCHCKE IB



LOESCHCKE IC



LOESCHCKE III



LOESCHCKE IV



LOESCHCKE V



DRESSEL 10



DENEAUVE IVD/VE



DENEAUVE VG



DERIVADAS DRESSEL 3



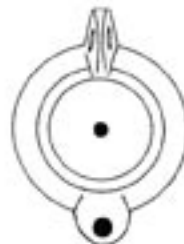
DERIVADAS DRESSEL 9



DRESSEL 17



DRESSEL 18

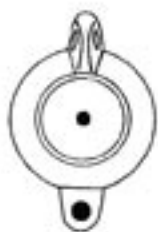


DRESSEL 19



DRESSEL 20

Figura 3. Tabla de Formas (II). Siglo I d. -V d.C.



DRESSEL 28



LOESCHCKE VIIIIL



DRESSEL-LAMB. 30B



DERIVADAS DISCO



LOESCHCKE IX



LOESCHCKE IXB



LOESCHCKE X



LOESCHCKE XK



DENEAUVE IXB



HAYES IB



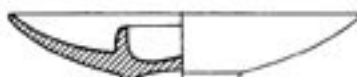
HAYES IIA



SHIER 5.2



TSHT 50

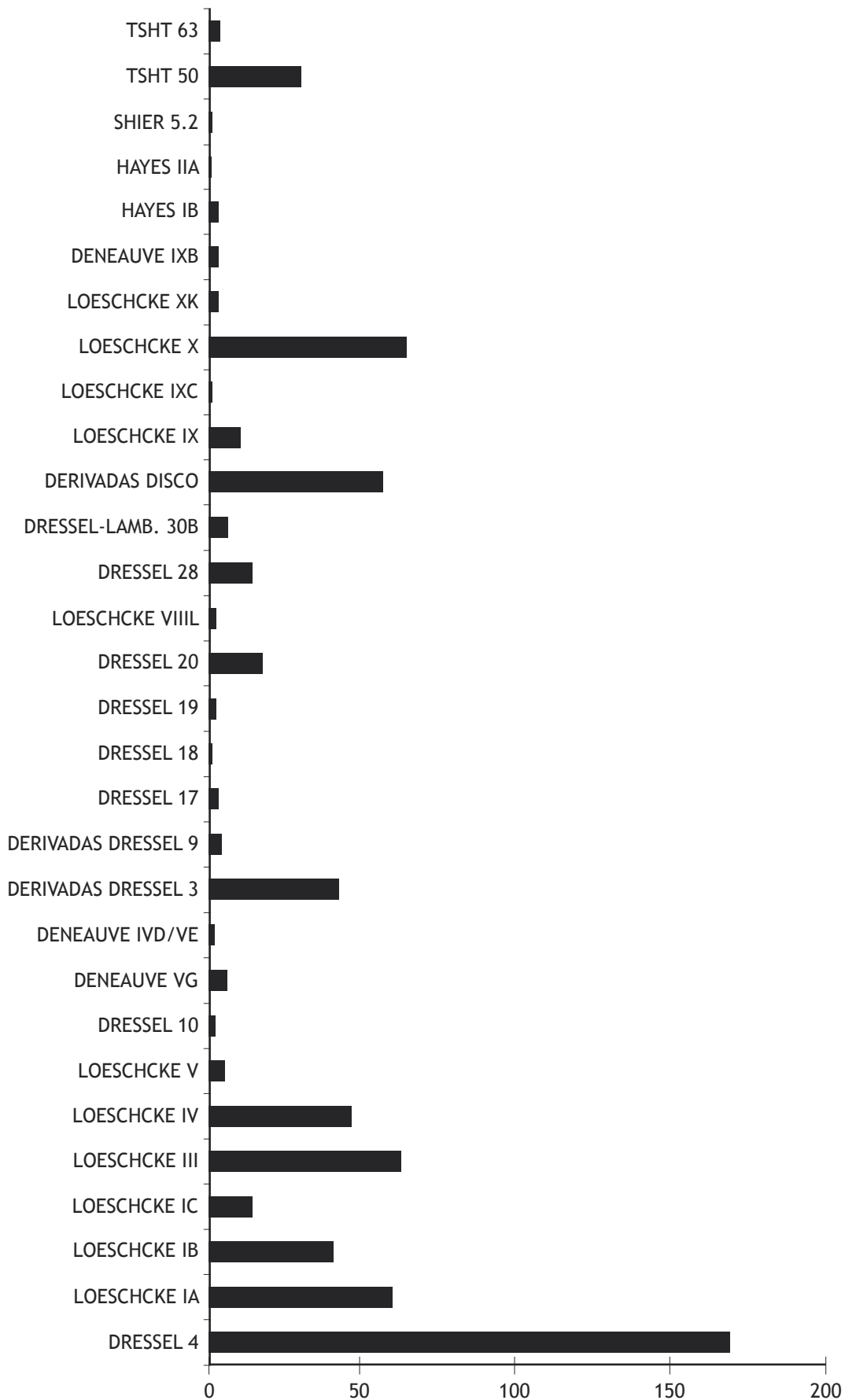


TSHT 63



LOESCHCKE XIII

Figura 4 - Distribucion de ejemplares por tipos (Numeros reales)



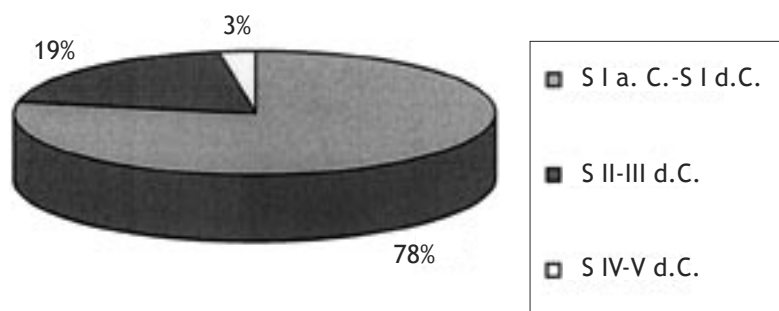


Figura 5.1. Porcentajes totales de lucernas en la región septentrional de la península ibérica según su cronología.

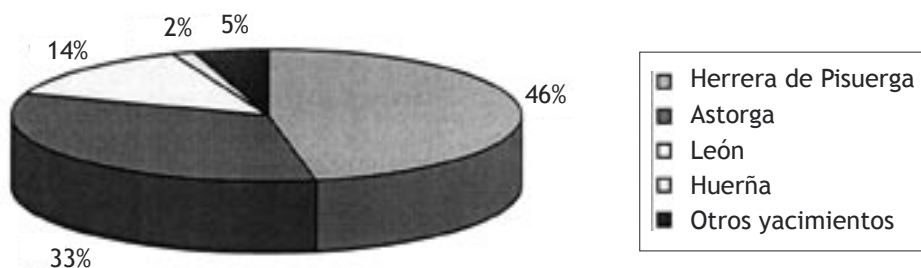


Figura 5.2. Porcentajes totales de lucernas de la región septentrional de la península ibérica distribuida por yacimientos.



Figura 6.1. Lucernas de época augustea en la región septentrional de la península ibérica. 1. Castellón de Coaña; 2. Astorga; 3. León; 4. Herrera de Pisuerga.



Figura 6.2. Lucernas del siglo I d.C. en la región septentrional de la península ibérica. 1. Castellón de Coaña; 2. Castro del Chao Samartín (Grandas de Salime); 3. Lugo de Llanera; 4. Villa de Puelles (Villaviciosa); 5. Cacabelos; 6. Villa de El Soldán (Santa Colomba de Somoza); 7. Huérña (Luyego); 8. Corona de Quintanilla (Luyego); 9. Cueva de la Barrera Blanca (Luyego); 10. Astorga; 11. León; 12. *Lancia*; 13. Paredes de Nava; 14. Palencia; 15. Dueñas; 16. Herrera de Pisuerga; 17. *Luliobriga*; 18. Castro Urdiales; 19. Santoña.



Figura 7.1. Lucernas de los siglos II y III d.C. en la región septentrional de la península ibérica. 1. Gijón; 2. Cacabelos; 3. Astorga; 4. Villa de El Soldán (Santa Colomba de Somoza); 5. Huerña (Luyego); 6. León; 7. Lancia; 8. La Morterona (Saldaña); 9. Villa de Quintanilla de la Cueva; 10. Palencia; 11. Herrera de Pisuerga; 12. Rebolledo-Camesa; 13. Iuliobriga; 14. Minas de Reocín; 15. Castro Urdiales.



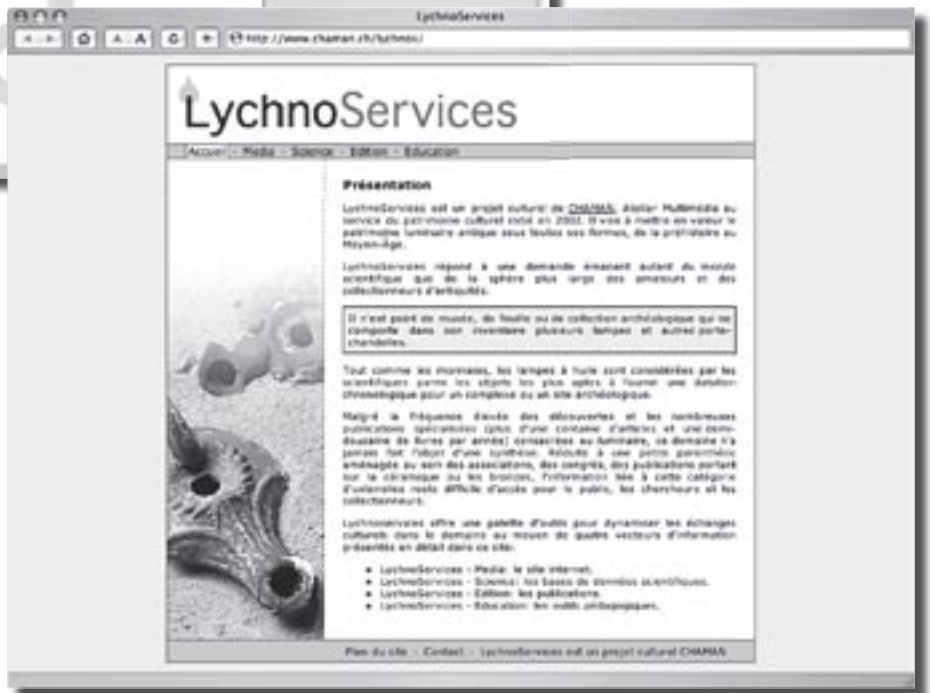
Figura 7.2.. Lucernas de los siglos IV y V d.C. en la región septentrional de la península ibérica. 1. Gijón; 2. Mina Ortiguera (Mieres); 3. Astorga; 4. Villa de La Olmeda (Pedrosa de la Vega); 5. Ventosa de Pisuerga; 6. Monte Cildá (Olleros de Pisuerga); 7. Castro Urdiales.



Figura 8. Conjunto de lucernas procedente de Asturica Augusta (Fotografía: IMAGEN MAS).

International Lychnological Association

<http://ila.e-antiquity.org>



LychnoServices

<http://www.chaman.ch/lychnos>